

jeudi 1er août

C'était il y a quelques années.  
Je prenais souvent le bus 67 pour revenir de mes cours et un jour:  
« je sens un chatouillis sur ma main gauche  
je regarde  
c'est un cafard  
je secoue ma main pour m'en débarrasser  
pas vraiment rassuré  
je scrute autour de moi  
il est sur mon genou droit  
je lui flanque une violente pichenette qui l'envoie dans l'allée  
vindictif je me lève devant tout le monde  
je l'écrase, rageur  
j'attends les applaudissements, les acclamations  
des murmures d'approbation  
mais non, rien  
personne n'a rien vu »

À Vaux il y a de petites blattes blondes surtout sur la terrasse  
parfois aussi dans la maison. Une fois j'en ai trouvé une sur le  
coin supérieur droit de l'oreiller de F. et je le lui ai caché  
longtemps pour ne pas la faire fuir de dégoût.  
Sur la terrasse elles escaladent la table d'acacia et se glissent entre  
les lattes du plateau. Comme il est maintenant recouvert d'une  
nappe de plastique transparent elles restent prisonnières entre  
bois et plastique et on peut les écraser facilement.  
Cafards des villes, blattes des champs.  
Bruns ou blondes ?  
Gentilles ou méchants ?

Un jour de juillet j'ai appris la mort de Johnny Clegg. Ça m'a  
ému, je l'aimais bien le zoulou blanc.  
Je me souviens avoir fait sa connaissance dans un reportage  
d'Actuel dans les années 80. Sur les photos on le voyait  
bondissant sur scène la jambe haut levée comme un vrai zoulou  
et j'étais heureux de croire en une possible connivence entre  
noirs et blancs.

Le 20 juillet j'avais noté ceci:  
Nora va faire pipi dans le jardin à Vaux  
Elle revient et me dit  
- tu sais avant je me mouillais et maintenant non  
F. qui a entendu sa petite fille ajoute  
- moi je me mouille toujours

Hier après-midi nous sommes allés faire des courses pour la maison à Weldom au large de Manosque.

Dans une allée j'ai vu arriver un papa rond et costaud qui tenait par la main son tout petit garçon qui pleurait. Le brave homme allait sans doute réconforter son enfant et en effet au moment où je les ai croisés il lui a dit tranquillement avec l'accent, sans le regarder

- arrête-toi parce que tu vas t'en prendre une et tu vas savoir pourquoi tu pleures.

Je me targue d'avoir été un des premiers en France à utiliser un sac-à-dos de ville.

Il était très simple, léger, en nylon noir de qualité; je l'avais acheté à Avignon. Je l'ai longtemps utilisé comme sac de cours pour aller au lycée en remplacement de la belle serviette de cuir brun que mes parents avaient offerte à leur jeune prof de fils. Il avait un inconvénient la poussière de craie s'y collait facilement et partait difficilement. Quand j'arrivais en classe, je devais donc penser à l'accrocher au dossier de ma chaise au lieu de le poser sur le bureau. Un jour je l'ai laissé sur une table de ping pong sous le préau du lycée et on me l'a volé.

Depuis j'en ai eu beaucoup d'autres, toujours à la recherche du sac idéal adapté à chacun de mes besoins.

J'en ai prêté donné vendu perdu et retrouvé.

Aujourd'hui j'ai un Hedgren petit modèle acheté au Rayon d'Or près de la République.

Tout en lui est parfaitement conçu.

Tout chez lui me convient.

Je n'utilise pratiquement plus que lui.

En ville, à la plage, dans le bus ou le métro il est sur mon dos.

Il a su éliminer l'un après l'autre tous ses concurrents et devenir mon inséparable partenaire dans tous mes déplacements.

Il n'est plus vendu au Rayon d'Or, on ne le trouve pas sur le site officiel [hedgren.com](http://hedgren.com). Pas plus que sur ebay, amazon, zalando.fr, [sarenza.fr](http://sarenza.fr). Il n'est pas sur mesbagages.com.

Il n'existe plus.

Pourtant j'en ai un. C'est donc un collector.

Je me demande si je ne fais pas preuve d'irresponsabilité en l'exhibant tous les jours sur mon dos, soumis aux intempéries et aux convoitises les plus diverses au lieu de l'enfermer dans un coffre et d'attendre une dizaine d'années avant de le mettre aux enchères chez Sotheby's, Christies ou à la salle Drouot.

N'oublions pas que les créations intemporelles de Hedgren incarnent l'énergie de la ville.

jeudi 8 août

Une Audi grise rutilante est garée devant l'office du tourisme tout près de l'entrée de l'église Notre Dame de Romigier. Une Alpha Romeo blanche tout aussi rutilante vient d'arriver et s'est garée entre les deux poubelles rouges qui bordent la place de l'hôtel de ville le long de la rue Guilhempierre. Deux voitures rutilantes en même temps place de l'hôtel de ville ? Que se passe-t-il ? Un mariage chic ? Un rendez-vous de truands marseillais ? Un simple effet du hasard ?

L'alpha repart après avoir chargé quelques personnes d'aspect ordinaire . Elle est aussitôt remplacée par un X-trail gris dont descend, empressé, un homme en bermuda et lunettes au bout du nez qui se dirige vers l'entrée du Cigaloun à la terrasse duquel je suis assis. Tout dans son attitude m'incite à penser qu'il s'agit du patron de l'établissement et en effet... Une dame un peu âgée s'est approchée de moi, habillée d'une robe noire, coiffée d'un foulard noir décoré de broderies. Je présume qu'elle est berbère d'Algérie. Elle m'adresse la parole et me fait comprendre que je suis assis à sa table, celle où elle a l'habitude de venir s'asseoir. Sans discuter je rassemble mes affaires et vais m'asseoir deux tables plus loin. Elle s'excuse me remercie chaleureusement. Mais non mais non ça me fait plaisir. Peu après l'homme en bermuda et lunettes au bout du nez repasse devant nous s'approche d'elle lui serre la main et lui demande tu vas bien ? Il fait signe au serveur de venir servir son invitée. Une fois qu'il est parti je demande à ma voisine. C'est le patron ? oui oui Il est très gentil. Et mon hypothèse est ainsi confirmée.

Un peu plus tard j'entends ma voisine parler toute seule. Je la regarde. Elle me dit je parle à Dieu.

Entretemps l'Audi est repartie. Elle est suivie peu après de l'X-trail.

Cinq minutes plus tard ma voisine se lève et s'éloigne lentement sur ses pieds gonflés va s'asseoir sur un banc de pierre de l'autre côté de la rue et se met à contempler la place. Elle n'a pas payé sa consommation.

vendredi 9 août

On a souvent parlé des cigales pendant ce dernier séjour à Manosque. Chaque jour à la tombée de la nuit une cigale (ou peut-être deux mais pas plus) émettait son crissement caractéristique. Un soir j'ai déclaré que c'était la première fois que j'en entendais en ce lieu. Aussitôt j'ai été repris par F. puis par Sylvie . Le sujet est revenu plusieurs fois sur la table du dîner, les positions n'ont pas changé et il s'est avéré que ceux dont la venue à Manosque est la plus récente étaient du même avis que moi alors que les anciens pensaient que les cigales avaient toujours chanté chaque été (j'écris *chanté* en hommage au poète bien que pour moi le son d'une cigale ait plus à voir avec celui de la crécelle ou de la vuvuzela qu'avec une vraie mélodie comme celles que produisent joyeuses tourterelles et gais rossignols). En fait la cigale ne chante pas plus que la fourmi.

Des cigales on en entendait beaucoup mon frère et moi quand nous campions avec nos parents au milieu des pins à Croix-Valmer station balnéaire de la Côte d'Azur. Nous avions une dizaine d'années et nous étions très attirés par ces petites bêtes à la fois bruyantes et discrètes . Nous avons découvert que lorsqu'on les approchait elles se taisaient et ne bougeaient plus . Si on en repérait une collée sur le tronc d'un pin on pouvait facilement la saisir entre deux doigts.

La tente familiale avait deux chambres, celle des parents et la nôtre. Un jour nous nous sommes mis en tête de capturer des cigales et de les y enfermer. Notre safari a duré une heure à peine et la chambre s'est retrouvée tapissée puis remplie de plusieurs centaines de cigales silencieuses et immobiles. Puis nous nous sommes lassés et nous les avons toutes relâchées.

Les avons-nous replacées une par une sur des troncs de pins différents ou simplement rejetées par grandes poignées hors de la tente, je ne m'en souviens plus .

samedi 10 août

Je suis dans le tgv. Derrière moi j'entends:

- Maman tu avais quel âge quand je suis né ?

- Vingt-trois ans.

- Ah moi je croyais que tu avais vingt-huit ans.

- Si tu croyais que j'avais vingt-huit ans ça veut dire que maintenant tu n'aurais que un an.

Un peu plus tard

- Mais tu peux manger avec les doigts ! Tu vois bien que depuis tout à l'heure moi je mange avec les doigts.

Encore plus tard

- T'es chiant. J'espère que tu vas dormir

- ...

- Tout nu ? J'ai pas dit que tu allais être tout nu

Et enfin

- Ah tu sais là j'en ai marre de toi.

dimanche 11 août

Mon palmier est grillé. Je suis rentré hier peu avant minuit et je l'ai retrouvé tout sec. Il n'a pas survécu à la chaleur torride de juillet à Paris et surtout à un mois sans eau. Mon autre plante est en pleine forme toujours verte et brillante. Décidément le fleuriste ne m'avait pas menti ce *Zumiculcas* n'a pas besoin d'eau pour vivre.

Après avoir reçu un mail de Francis dans lequel il parlait de relire Barthes (ou sur Barthes) j'ai cherché et retrouvé dans ma bibliothèque *Le Roland Barthes sans peine* et je lui ai promis que je le lui prêterai.. Du coup je me suis mis à le relire et je me régale. J'y ai appris que c'est RB qui a introduit l'usage du et/ou que je détestais tant. Je sens que maintenant je vais l'utiliser à la moindre occasion. Mais au fait, qui a introduit l'usage de l'expression *du coup* qu'une de mes élèves l'an dernier employait environ cent fois par heure ? Selon l'identité de son initiateur je continuerai à l'employer sans me priver ou bien je me l'interdirai définitivement.

(il faudrait que j'écrive tous mes souvenirs avant de les oublier).

Mon exemplaire de *Roland Barthes sans peine* est paru en 2015 mais la première édition est parue en 1978. Je ne m'intéressais pas encore à Barthes à l'époque. Je commençais à faire sérieusement de la photo mais je n'avais pas encore lu *La chambre claire*. En revanche je connaissais Patrick Rambaud et Michel-Antoine Burnier puisque je lisais *Actuel*.

Rentré chez moi je me renseigne sur *La chambre claire*. Tout d'abord le livre est paru en 1980 donc je ne pouvais pas l'avoir lu en 1978 (je n'étais pas proche de RB au point d'avoir accès aux épreuves manuscrites de son livre si tant est qu'elles eussent déjà existé deux ans avant).

Au cours de mes recherches je tombe sur le site des Éditions Gallimard sur lequel je peux lire quelques pages du fameux livre et j'y trouve une phrase du maître avec laquelle je ne me sens pas en accord :

« Montrez vos photos à quelqu'un et il sortira aussitôt les siennes... »

En revanche je me rappelle la dame en short et cheveux gris rencontrée un soir de juillet rue de la Terrasse à Royan en sortant de chez les W.. Je filmais l'ombre mouvante de fils téléphoniques sur un mur éclairé par la lune. Elle s'était arrêtée, m'avait demandé ce que je photographiais avait aussitôt sorti son

smartphone et s'était mise à nous montrer toutes les photos qu'elle venait de faire puis d'autres plus anciennes en insistant à plusieurs reprises sur le fait que personne d'autre ne pouvait les avoir faites.

Il faut vraiment que je relise *La chambre claire* (je l'ai eu je l'ai perdu). Je veux savoir si Barthes y explore le thème suivant: personne d'autre que son auteur ne peut avoir fait une photo que quelqu'un a faite.

Oserai-je reformuler en disant que toute photo est unique dans son existence mais aussi dans son essence ?

J'ai osé. Advienne que pourra.

Décidément ce RB est bien inspirant.

mardi 13 août

Je sors du bar-tabac situé au carrefour Tolbiac-Glacière. Je viens de boire un café au comptoir. Il n'y a que des paumés dans ce bar aujourd'hui à part moi et encore. Au moment où je m'apprêtais à déguster ma première gorgée d'expresso le barman en chemisette blanche parsemée de taches est venu dans ma direction et s'est adressé au client juste à ma gauche. Sans un coup d'œil vers moi il lui a tenu un discours pâteux dont j'ai fini par comprendre la teneur

- quand je suis arrivé en France j'étais souvent en garde à vue parce que j'avais pas de carte de séjour ni rien.

Et il est parti à l'autre bout du comptoir pour servir une nouvelle cliente puis il est revenu

- ils m'avaient mis avec deux autres qui avaient fait quelque chose. À un moment la lucarne s'est ouverte et un paquet est arrivé dans la cellule un bout de pain un biscuit une pomme. Trois fois de suite.

Reparti puis revenu, toujours sans me voir, moi qui suis coude à coude avec son interlocuteur:

- vers trois heures j'avais froid. Y avait pas de couverture ni rien. Je toque à la porte un gardien arrive je lui dis j'ai froid. Il me répond t'as qu'à rester comme ça.

Le matin ils m'ont douché puis ils m'ont photographié de face de profil. Tout ça parce que j'avais pas de carte de séjour.

Quand je suis sorti de la prison j'ai eu l'impression de respirer enfin.

Et ben quand je sors d'ici je ressens exactement pareil.

Et pendant que j'écrivais tout ça sur mon carnet qui est venu s'asseoir sur le banc à côté de moi ?

Une figure bien connue du quartier souvent croisée près du métro Glacière: un homme en bermuda, doc martens et crâne rasé, bardé de chaînes, tatoué de la tête aux pieds et cousu de nombreux piercings sur le visage: oreilles, lèvres, sourcils. Il sortait du Franprix d'en face et sitôt assis, a allumé une cigarette. Comme il était sous le vent et moi derrière lui j'ai eu droit à quelques bonnes bouffées de fumée en plein nez. Alors que j'allais lui demander d'avoir l'amabilité de bien vouloir échanger nos places il s'est levé et a traversé la rue. Ni bonjour ni au revoir je n'avais pas existé. Exactement comme pour le barman tout à l'heure.

20 heures je reviens de chez Gibert où j'ai acheté quatre livres

pour la suite de mes vacances

*l'Urgence et la patience* de Jean Philippe Toussaint (3,90 € , 107 pages )

*Beijing coma* de Ma Jian (6,20 € , 895 pages )

*Le plaisir du texte* de Roland Barthes (6,50 € , 89 pages )

*Retour dans l'œil du cyclone* de James Baldwin (11,70 € , 227 pages).

Total 1318 pages.

J'ai toute la nuit pour choisir ceux que je vais emporter demain dans mes bagages.

samedi 17 août

- Tu veux visiter le parking ?

Un couple arrive sur la place du Terreau par la rue du 14 juillet, la dame devant semblant chercher quelque chose, l'homme quelques pas derrière, des sacs de courses aux deux mains. C'est lui qui lance cette question perfide.

Et oui la place du Terreau est devenue un parking. Aujourd'hui c'est samedi jour de marché elle devrait être recouverte d'étals de toute sorte: nourriture , vêtements, jouets, articles de ménage, le stand du vendeur de chichis, les deux stands de poulets rôtis concurrents, Mme Magnan qui vend son miel de lavande, les africains qui proposent lunettes de soleil sacs djembés et dans toutes les allées des chalands : manosquins venus faire leurs courses de la semaine, touristes attirés par la couleur locale, parisiens qui visitent et n'achètent pas ou alors quelques olives une barquette de taponade et moi qui n'aime pas les marchés mais qui fait le porteur en parcourant avec patience les allées chaudes et encombrées, attendant ma récompense : l'orgeat à l'eau avec glaçons à l'ombre sur la terrasse du Café de la place servi par Abdel que nous avons connu à peine adolescent que nous avons vu grandir d'année en année et qui maintenant dépasse le mètre quatre-vingt. Il est si gentil qu'il fait semblant de nous reconnaître quand nous passons notre commande.

Il n'y a plus de marché place du Terreau mais il y a encore un magasin de fruits légumes et autres produits de la terre. Il est moderne et avenant son nom évoque la Provence et ses attraits. En conversant avec la vendeuse j'évoque le glyphosate ; non elle ne connaît pas.

mardi 20 août

Le 19 juillet j'étais à Vaux, j'étais passé voir Gilles qui vend des tomates sur le boulevard.

- excuse mon indiscretion mais ... ton épouse n'est plus là ? d'un ton légèrement inquiet et aussi peu intrusif que possible.

- j'ai jamais été marié. J'ai une copine mais on n'habite pas ensemble. Moi je veux pas. Elle habite à 700 mètres d'ici. C'est bien suffisant.

vendredi 23 août

- Un chat va monter dans votre voiture !

C'est ce que m'a crié hier soir dans son micro l'employé de la station-service enfermé à l'abri dans sa vaste cage de verre. Je m'étais arrêté pour prendre de l'essence sur l'autoroute d'Aix et j'avais dû m'approcher pour prépayer la quantité de carburant dont j'estimais avoir besoin.

Assis à la table du salon de l'appartement du premier étage j'aperçois à travers les carreaux encrassés de la porte-fenêtre entrouverte la tour qui coiffe le Mont d'or. Je suis donc bien toujours à Manosque au cas où je l'aurais oublié.

J'ai écrit la table il s'agit en fait de deux tables carrées de même côté dont la juxtaposition simule une table rectangulaire.

Elles sont recouvertes d'une toile cirée au motif postmoderne provençal bouquet de lavande et cinq olives avec feuilles sur petit rameau coupé. Le tout sur fond jaune.

Sur l'une est posé *L'urgence et la patience* de Jean-Philippe Toussaint que j'ai fini il y a deux heures. Sur l'autre il y a deux feuilles de papier machine blanc une bouteille d'eau minérale de la marque OGEU, une carafe de verre à moitié pleine d'eau et une tasse contenant un fond de café.

Par la porte-fenêtre donnant sur la terrasse on aperçoit le toit de tuiles d'une maison voisine . Tout à l'heure un chat noir l'a traversé . À son allure j'ai cru revoir celui qui s'apprêtait à s'introduire dans la voiture hier soir dans la station-service sur l'aire d'autoroute alors que j'allais prépayer mon sans plomb 95 en laissant la porte ouverte.

mardi 27 août

À ma gauche la dame en jeans et chignon de cheveux gris essuie discrètement son œil derrière ses lunettes aux branches noires. Son compagnon aux cheveux gris et courts fait mine de se replonger dans un gros roman au marque-pages tout annoté. À leurs pieds deux grosses valises.

Une jeune fille vient de les quitter après avoir longuement embrassé chacun d'eux. Elle s'est retournée une première fois après avoir marché quelques mètres puis une deuxième fois en haut de l'escalier avant de s'engager sur la passerelle surplombant les voies. Ils l'ont suivie des yeux le plus longtemps possible assis dans le hall 1 de la gare tgv d'Aix en Provence.

mardi 3 septembre

J'ai fini hier la lecture du livre de James Baldwin *Retour dans l'œil du cyclone*. Je n'essaierai pas d'en parler. Je dirai seulement qu'il traite de façon très personnelle un thème qui m'intéresse toujours: les relations noirs / blancs.

Au cours de la lecture de ce *Retour* il m'est revenu à plusieurs reprises un souvenir de mon lointain voyage aux États-unis.

Je faisais du stop en pleine nuit dans une banlieue de Boston. Un van s'est arrêté. La porte latérale s'est ouverte . À l'intérieur, une bande de jeunes noirs. Je suis monté . L'un d'eux m'a demandé

- Tu n'as pas peur ?

C'était il y a exactement 50 ans.

mercredi 4 septembre

C'était au mois d'août chez Auchan à Manosque.

Un groupe de jeunes, tous autour de vingt-cinq ans, sont rentrés faire leurs courses juste devant nous, quatre garçons et une fille. Comme il arrive souvent dans ce cas-là nous nous sommes croisés ou dépassés plusieurs fois. dans les allées de la grande surface.

Quand je suis arrivé aux caisses ils étaient là., bloqués. Ils avaient oublié de peser un sachet de fruits. Il fallait que l'un d'eux se dévoue pour retraverser tout le magasin jusqu'au rayon fruits trouve une balance attende qu'elle se libère fasse sa pesée et revienne. Et c'est la fille qui y est allée pendant que les garçons l'ont attendu en rigolant, appuyés contre les caisses.

Et l'un d'eux a lancé

- ne traîne pas !

En partance pour la plage de Saint Georges de Didonne je m'arrête à la boulangerie de la fourche à l'entrée de la ville.

Plus de pain !

Je remonte en voiture vais me garer derrière l'église et trois minutes plus tard je suis à la boulangerie de la place.

Plus de pain !

Y en aura dans six minutes.

Il est dix-neuf heures. Pour tuer le temps je retourne à la voiture et me mets à écrire un poème à la façon de Michel Houellebecq.

Je hais les métaphores

Et les alexandrins

Je crie non aux efforts

Exigés tôt matin

Pour acheter ma flûte

Je suis contraint d'errer

C'est cuit dans six minutes

M'a dit le boulanger

19h19 je retourne à la boulangerie et là :

Plus de pain !

Tout est parti en cinq minutes.

- Et du pain de mie ?

- Non plus

- Et ça ? en montrant un sachet de tranches de baguettes grillées.

- Ça c'est des croûtons.

Tenez je vous l'offre.

jeudi 5 septembre

Vu un petit film sympathique et néo-zélandais dont j'ai oublié le titre.. L'un des personnages principaux sorte de faire valoir pour les autres est une chèvre nommée Gilbert.

À la fin comme il était prévisible les deux premiers rôles s'embrassent et s'engagent ainsi pour l'avenir. Dans le dernier plan Gilbert est seul mais une autre chèvre qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau apparaît dans le champ et vient lui faire des mamours.

Je présume qu'elle s'appelle George.

Georges comme le héros du dernier livre de Jean V. qui en parle ce matin sur France Inter.

Mercredi 28 août j'ai passé la matinée à Lyon.

Refusant le petit-déjeuner de l'hôtel j'ai cherché dans le quartier et j'ai trouvé tout près, *le potager des halles*, un café-restaurant dont la terrasse m'a bien plu. Comme la rue Tourret est en pente on a installé une estrade de cinq grandes marches et sur chacune une table et deux bancs de bois brut façon aire de repos.

Non pas de croissant mais il y a une boulangerie tout près. Vous pouvez y aller et revenir. J'y vais j'achète deux pains au chocolat et je reviens m'installer à l'une des tables. De l'autre côté de la rue de la Martinière je peux contempler le célèbre mur des lyonnais (ou mur des lyonnais célèbres je ne sais plus).

Sur ma droite un camion - poubelle vient s'arrêter au feu rouge. Les deux éboueurs juchés sur leurs petits marchepieds et portant beau dans leurs combinaisons orange se trouvent juste à ma hauteur. Je les regarde. Ils me regardent. J'engage la conversation

- Bonjour

-Bonjour me répond le plus proche à la grande barbe noire genre hipster. Vous êtes un touriste ?

- oui je découvre Lyon je n'étais jamais venu

- et ça vous plaît ?

- oui j'aime beaucoup c'est une belle ville

- et oui c'est très propre

Le feu passe au vert. Le camion repart les deux éboueurs aussi accrochés derrière.

jeudi 12 septembre

Je préfère lire, écrire au stylo, clavier en étant allongé sur un lit plutôt qu'assis sur une chaise à une table ou même installé sur mon confortable fauteuil devant mon bureau.

Tout simplement parce que j'ai les fesses sensibles.

Je me demande si Proust avait le même problème que moi.

Je sais déjà qu'il était asthmatique

Il est 11h11 j'interromps ma frappe. Depuis une bonne heure je recopie mon journal et j'en suis maintenant au 19 juin. Je me mets à repenser à cette journée. Ce jour-là j'étais sur le port de Saint-Georges ce qui me fait penser à l'histoire du pain. Je m'appête alors à écrire quelques lignes pour l'évoquer quand je réalise que je l'avais déjà fait le 4 septembre. J'avais déjà oublié.

Il est devenu difficile de lire un roman contemporain dans lequel il n'y a pas au moins un personnage ayant la maladie d'Alzheimer. Rarement plus d'un d'ailleurs.

dimanche 15 septembre

En discutant, deux jeunes gens montent du quai vers la rue du pont de Bercy par l'escalier de pierre.

Quand ils passent devant moi l'un des deux, un peu asiatique genre chinois ou coréen, est en train de dire à l'autre, genre plutôt mongol à cause du petit chignon qu'il a sur le haut du crâne

- le problème avec toi c'est que tu casses les coups, ça c'est chiant.

Tout juste installé sur le banc de pierre en haut de l'escalier je les regarde passer, intéressé

- hein ? c'est vrai ! me prend à témoin celui qui accusait l'autre

- tout-à-fait d'accord je réponds du tac-au-tac en voyant du coin de l'œil l'autre sourire un peu gêné.

Et ils s'éloignent sur le pont en poursuivant leur discussion.

vendredi 20 septembre

Tout à l'heure sur France Info j'ai appris la mort de Rachid Taha. Ça fait un an qu'il est mort et je n'en savais rien. J'en étais resté à *Bonjour* sa chanson avec Gaétan Roussel et depuis plus rien, plus rien de connu de moi mais il a sûrement fait autre chose. Bien sûr internet me dira tout ou presque mais j'aimerais savoir de quoi il est mort, il n'était pas si vieux. Cancer, sida, AVC ? accident (voiture, moto, scooter, trottinette maintenant on a le choix) ? ou alors overdose de quelque substance ?

À une époque j'avais tous les cd de Rachid Taha mais rien depuis *Bonjour* alors, au revoir.

D'après le site de Femme actuelle, Rachid Taha est mort dans la nuit du 11 septembre 2018 d'une crise cardiaque. Il avait 59 ans et une maladie rare qui le rongait depuis longtemps, le syndrome d'Arnold Chiari. Il avait déclaré au quotidien Al Watan « j'en ai marre que les gens croient que je suis bourré sur scène... ».

samedi 21 septembre

Ça y est je viens d'achever la lecture de « À l'aube » de Philippe Djian.

Ça finit... comme il a voulu que ça finisse. C'est quand même un sacré écrivain ce Djian.

Au début j'adorais son style et puis il avait changé il s'était mis à surcharger ses phrases d'imparfaits du subjonctif. Il s'est calmé, heureusement.

Maintenant il écrit juste bien, toujours du Djian.

J'ai juste relevé une fois l'utilisation de « entre chaque... » que je subis chaque mardi au cours de yoga quand j'entends, rarement moins d'une fois par séance, Sophie nous dire « entre chaque vertèbre » mais j'ai appris à considérer cette épreuve comme un test de mon avancée sur le chemin de la tolérance.

C'est ça que le yoga m'apporte, la tolérance.

Ou peut-être ce qu'il révèle en moi, on peut rêver.